

nous avons réussi à sauver des griffes révolutionnaires; plus, quelques terres éparpillées que vous possédiez au bord du Rhône.

— Et vous avez tiré de tout cela?... fit M. de Varni avec la même indifférence.

— Huit cent mille francs!... Les biens ne se vendaient pas alors comme ils se vendent aujourd'hui.

— Huit cent mille francs!... Savez vous bien que c'est magnifique? s'écria Charles émerveillé; mais, à ce compte, mon ami, et si l'arithmétique, comme dit G'l Blas, est une science certaine, j'aurais quelque chose comme quarante mille livres de rente!...

— Oh! vous avez un petit peu plus, répliqua modestement Calixte Ermel avec le sourire de l'homme heureux de rentrer dans sa spécialité. Premièrement, je ne vous ai pas toujours envoyé tout votre revenu; ensuite, j'ai pris, en 1826, du trois pour cent que j'ai revendu au bon moment. Je crois aussi m'être passablement tiré de la phase séduisante et périlleuse des chemins de fer; j'ai eu du Marseille et de l'Orléans, que je viens de revendre avec un bénéfice passable... Bref, monsieur le vicomte, ainsi qu'il résulte de mes livres, que nous vérifions à tête reposée, vous avez en ce moment cent mille livres de rente, un peu plus que vos ancêtres n'ont jamais eu.

— Oh! mon ami, grâce! je suis ébloui! nous tournons au père Grandet! au Monte-Cristo!... Mais, bonté divine! que vais je faire de tout cet argent? Qu'il me serve du moins à me distraire! Qu'à défaut de bonheur, il m'en donne l'oubli! Voyons... je partirai pour Paris; je ferai bâtir un petit hôtel que j'arrangerai à ma guise, j'aurai un loge aux Italiens, des chevaux de course, mes entrées dans les coulisses de l'Opéra, je donnerai à dîner, deux fois par semaine, à des artistes, à des causeurs, à des hommes d'esprit... Hélas! que dis-je donc là, pauvre fou? Tout cela me rendra-t-il ce que je perds? Que sont ces biens, cet écart, ce bruit, ces plaisirs? Pas même l'ombre du rêve qui s'envole; pas même la monnaie du trésor qui se détache de mon cœur!

Pendant qu'il prononçait ces paroles, les yeux de Charles rencontrèrent ceux de Calixte Ermel; celui-ci le regardait d'un air attristé:

— Pardon, reprit alors M. de Varni, voilà que j'oublie déjà votre première leçon. Je vous parle de distractions bruyantes, de plaisirs ruineux et décevants... il y a autre chose, n'est-ce pas? vous me l'avez dit?...

— Oui, monsieur le vicomte! Je voudrais, par exemple, vous voir racheter une de vos terres... non pas le domaine de Malenaygues, peuplé de souvenirs sinistres, et qui vient d'ailleurs d'être dépecé par la bande noire, mais le Tavelay, cette habitation riante qui n'a été le théâtre d'aucun des sombres épisodes de cette histoire. Je sais que le propriétaire actuel serait disposé à vendre, si on lui offrait des conditions avantageuses... et nous pouvons, sans inconvénient, dépenser là nos petites épargnes...

— Eh bien! soit; achetons le Tavelay.

— Ce n'est pas tout, monsieur le vicomte, continua le notaire d'un ton plus grave; si vous pensez, comme moi, que, pour adoucir un chagrin, rien n'est plus puissant et plus doux que de faire un peu de bien, j'ai autre chose à vous proposer.

— Voyons, mon cher notaire, parlez. Je suis tout oreilles. — Parmi ces capitaux considérables qui forment en ce moment votre fortune, il y a une somme de quatre-vingt mille francs que je m'accuse d'avoir compromise, malgré toute ma sagesse. Ceci est encore un petit roman qui mérite de vous être ra-

conté. J'avais un ami, plus âgé que moi de quelques années, négociant à Saint-Tropez. Il s'appelait Lazare Dunoyer. Lazare était d'une probité, d'une intelligence commerciale reconnues dans toute la Provence; en 1811, un de ses voisins, ancien capitaine de marine marchande, mourut en lui recommandant sa fille unique, Ludovise, alors âgée de dix-sept ans à peine.

Ludovise était belle, pieuse, d'un caractère et d'un esprit charmants; et, bien que mon ami Lazare eût quarante ans de plus qu'elle, il ne tarda pas à l'aimer un peu trop pour un quin-quagénaire, voué aux comptes en partie double. Je fis, à cette époque, un petit voyage à Saint-Tropez, et je trouvai Dunoyer en proie à une perplexité terrible. Il venait d'éprouver plusieurs pertes successives, à la suite desquelles il se trouvait à découvert pour une somme de quatre-vingt mille francs qu'il prévoyait ne pouvoir payer à l'échéance.

Son viel honneur de négociant bouillait dans ses veines à la seule idée de ce sinistre. Lazare avait bien un parent, qui, plein de confiance dans l'activité de mon ami, sûr qu'il se relèverait plus riche que jamais, offrait de lui prêter ces quatre-vingt mille francs. Mais ce parent, qui était avare et dont la famille était nombreuse, avait ombrage de l'amitié de Dunoyer pour Ludovise; il exigeait que cette jeune fille fût immédiatement envoyée à Paris pour y être institutrice ou sous-maîtresse dans un pensionnat; que Lazare s'engageât à ne plus la revoir, et qu'il fit en faveur de son cousin une donation de tous ses biens, présents, passés et à venir. Telle était la situation lorsque j'arrivai à Saint-Tropez.

Dunoyer me raconta ses peines, il m'avoua que son désespoir serait incurable, mortel, s'il se voyait forcé de renoncer à Ludovise, à ce tardif rayon d'amour et de joie qui promettait à sa vieillesse une douce et consolante lueur. Je venais justement de retirer du grand livre, avec un bénéfice considérable, une inscription de quatre mille francs de rente, faisant partie de votre fortune. Je me croyais sûr que, prêté à Lazare, cet argent serait en bonnes mains; je lui épargnais une douleur profonde, j'assurais l'existence de la pauvre orpheline... Monsieur le vicomte, qu'auriez fait à ma place?

— Vous me le demandez! j'aurais donné les quatre-vingt mille francs, et eût mille en sus, s'il l'avait fallu!

— Oh! je ne fus pas tout à aussi magnifique! reprit Calixte Ermel en souriant; mais enfin je prêtai, moyennant de bonnes sûretés, ce dont Lazare avait besoin; et, quelque mois après, il épousa Ludovise. Hélas! ni notre argent ni son mariage ne lui portèrent bonheur; malgré des prodiges d'activité, de prévoyance, en dépit de toutes les chances favorables, ses affaires sont allées de mal en pis, et Dunoyer est mort l'an passé, consumé par cette lutte inégale contre la mauvaise fortune...

— Et Ludovise?

(A CONTINUER.)

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels ou futurs voudront bien régler l'arrangement immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par dépense de 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

Boite 1090, Bureau de Poste.

Ste-Thérèse Montréal